



▲ *A New York*
en 2011.

LITTÉRATURE

L'Amérique vue par DeLillo

*Dans une fable visionnaire, l'auteur
d'"AMERICANA", 84 ans, imagine
la FIN DU MONDE sous la forme d'une
gigantesque panne technologique. Il s'explique*

Propos recueillis par **DIDIER JACOB**

LE SILENCE, par Don DeLillo, traduit de l'anglais (États-Unis)
par Sabrina Duncan, Actes Sud, 110 p., 11,50 euros.

Donald Richard DeLillo a toujours su que l'homme courait à la catastrophe. Non qu'il possède un superpouvoir qui le transporterait dans le futur sans quitter son bureau de Manhattan. DeLillo a toujours été modeste, et il a vécu en reclus autant qu'il le pouvait. C'est plutôt par les thèmes qu'il aborde qu'il a régulièrement tapé dans le mille. La domination mercantile de la publicité télévisée (« Americana »), les déchets nucléaires (« Outremonde »), la violence en Amérique et la logorrhée ➤

↳ médiatique (« Bruit de fond »), la cryoconservation des milliardaires (« Zero K »), l'assassinat de Kennedy (« Libra »), la tragédie du 11-Septembre (« L'Homme qui tombe »). Il n'y manque que le virus. Justement, la nouvelle catastrophe planétaire que DeLillo raconte dans son nouveau roman y fait songer (mais il l'a écrit juste avant la pandémie). Dans un avion, Jim Kripps et sa femme, Tessa Berens, une poétesse d'ascendance caraïbo-européenne, font route vers New York où ils doivent rejoindre un groupe d'amis pour assister à un match de football américain. Nous sommes en 2022, et c'est le soir du Superbowl. Mais leur avion est soudain pris dans de violentes turbulences. C'est le crash. Pendant ce temps, Max fulmine. Alors qu'il attend, avec Martin et sa femme, le couple Kripps, sa télé retransmettant le match affiche un écran noir. La panne serait-elle universelle ? Annonce-t-elle la fin du monde ? Et le crash de l'avion a-t-il à voir avec le silence radio des antennes TV ? Le pire, c'est que beaucoup semblent accueillir la nouvelle avec sérénité : « N'est-il pas étrange que certains aient apparemment accepté le "shutdown", l'extinction ? Est-ce une chose qu'ils attendent depuis toujours, de manière subliminale, subatomique ? Quelques-uns, il y a en a toujours quelques-uns, une minuscule proportion des habitants de la planète Terre, troisième planète la plus proche du Soleil, le royaume de l'existence mortelle. » On a compris que ça ne rigolait pas toujours, dans les livres de Don DeLillo. D'autant que le maître de la post-modernité (DDL récuse cette étiquette même si tout le monde la lui colle) place son livre sous l'autorité d'Einstein dont il cite, en ouverture, une pensée guère plus réjouissante : « J'ignore de quelles armes usera la Troisième Guerre mondiale mais la Quatrième se fera à coups de bâtons et de pierres. »

Votre nouveau roman se déroule en 2022, le jour du Superbowl aux États-Unis. Vous vous intéressez au football américain ?

Je suis la compétition depuis que je suis adolescent. J'étais plus attentif autrefois que je



▲ Manhattan plongé dans le noir après le passage de l'ouragan Sandy, le 30 octobre 2012. Le « silence » selon Don DeLillo ?

ne le suis aujourd'hui, mais ça m'intéresse encore. Et il y a bien sûr le spectacle autour, toutes ces réclames, tout cet argent dépensé en spots publicitaires.

Quand vous avez écrit « le Silence », la pandémie n'avait pas encore eu lieu. Avez-vous été surpris de décrire, avec quelques mois d'avance, un monde qui s'arrête de fonctionner ?

J'avais cette image mentale de rues presque vides, avec très peu de voitures. Certaines images sont récurrentes dans mon œuvre, et j'aime établir des connexions, de livre en livre, entre toutes ces représentations. Il peut s'agir de choses que j'observe dans la vie, de décors, ou plus simplement de ce que j'imagine quand je tape à la machine, sur la page. Je recherche les connexions visuelles, quand la forme d'un mot évoque ce qu'il signifie.

Pensez-vous que nous soyons prêts pour ce que vous appelez le silence, pour moins de technologie dans nos vies ?

Nous dépendons énormément de la technologie. La question est de savoir si cela

affecte notre manière de penser, dans un sens négatif. Quelles sont les conséquences psychologiques et affectives de la technologie ? Il semble évident qu'elle nous éloigne les uns des autres, même si elle semble favoriser la communication. Ce que j'observe, c'est que, quand il y a un black-out, une coupure générale d'électricité, les gens sont obligés de se reconnecter, de se retrouver. Il n'y a plus d'écrans, plus de téléphones. Il y a les individus, en trois dimensions.

Ce sont des questions qui vous préoccupent depuis longtemps. Qu'est-ce qui a suscité, au tout début, votre intérêt pour la menace que représentent la modernité et ses innovations technologiques ?

Je me souviens que, quand j'étais jeune, nous avons connu à New York des coupures totales qui duraient quelques minutes ou quelques heures. Ce qui m'a frappé, dès cette époque, c'est de voir comment nous étions tous pressés que la

situation retourne à la normale. Mais c'est surtout de constater que notre perception de la chose a changé du tout au tout. La première fois (c'était, si je me souviens bien, dans les années 1970), les gens sont descendus dans la rue. C'était la nuit. Ils s'amusaient, blaguaient, riaient, c'était la fête ! Dix ans plus tard, une nouvelle panne a eu lieu. Mais, cette fois, les gens en ont profité pour casser des vitrines, pour dévaliser des magasins.

“JE NE TRAVAILLE PAS À L'ORDINATEUR”

Etes-vous inquiet au sujet des hackers et des vols de données privées, de plus en plus fréquentes sur internet ?

C'est très préoccupant. Des gens mal intentionnés peuvent surveiller ce que vous faites, lire vos mails, s'introduire dans votre vie privée. La technologie n'a pas seulement rendu ces actes possibles. Elle a inspiré des individus, qui n'auraient peut-être pas montré de penchants criminels, elle les a encouragés à le faire.

Vous-même, vous utilisez tous ces instruments modernes, téléphones, ordinateurs, montres connectées ?

[Rires] Je ne me sers pas de ces outils comme tout le monde le fait, non. J'utilise une très vieille machine à écrire achetée d'occasion, qui dispose de larges caractères, ce qui me permet de bien visualiser les mots sur la page. C'est plus confortable pour moi. Je ne travaille pas à l'ordinateur sauf pour savoir ce qui se passe à tel ou tel endroit, ou pour rechercher ce qu'une personne a fait récemment, un écrivain ou un politicien par exemple. Ma femme est bien meilleure que moi dans ce domaine. Je fais appel à elle quand cela devient plus compliqué.

“JE PARLE DU VIRUS DANS TOUS MES LIVRES”

« Americana », votre premier roman, a été publié aux Etats-Unis il y a exactement cinquante ans. L'Amérique que vous décriviez alors n'est plus la même...

Je m'en suis rendu compte il y a seulement deux jours ! Un demi-siècle ! Ça m'a pris quatre ans pour l'écrire. « Americana » est un livre qui m'est cher. Je connais encore par cœur sa première phrase, qui est visuellement ancrée dans mon souvenir. C'est même je crois la seule phrase de mon œuvre dont je me souviens. En tout cas, cette corrélation intime entre ce que je raconte dans un livre et la manière dont les mots sont disposés visuellement sur la page est restée pour moi essentielle.

Vous arrive-t-il de relire vos précédents ouvrages ?

Non. Je ne les relis jamais. Et j'oublie même

ce qu'il y a dedans. Avec l'âge, je suis aussi plus lent. Ce livre, « Le Silence », m'a pris plus de deux ans, alors qu'il est très court. J'avais deux titres possibles. L'un était « l'Ecran vide ». Et l'autre : « l'Espace et le Temps ». Mais finalement, le titre actuel m'a saisi, et il m'a semblé évident. De même pour le nom de mes personnages. Un seul m'est venu très vite. Pour les autres, ça m'a pris un temps infini.

Le titre du livre fait-il référence au film de Bergman ?

J'ai le film en DVD, comme d'autres de cette époque, mais j'avais oublié que je le possédais. Et peu après avoir choisi ce nouveau titre, mon regard s'est arrêté sur la tranche du DVD du film de Bergman. J'ai revu ce beau film, mais j'avais encore en tête certaines images.

Pourquoi faites-vous référence à Einstein dans le livre ?

J'étais dans un vol Paris-New York, et c'est d'ailleurs dans cet avion que j'ai eu l'idée du premier chapitre. Il y avait des écrans sous les coffres à bagages, et j'ai commencé à prendre des notes sur ce que je voyais. Des choses comme : « Time in New York », « arrival », « outside température », et aussi des expressions en français : « vitesse », « distance », etc. En rentrant chez moi, j'ai eu cette idée d'un crash d'avion, comme je le raconte dans le premier chapitre. Et j'avais aussi à la maison cet énorme livre, intitulé le « Manuscrit de 1912 » d'Einstein. Il était là depuis des années.

Si vous aviez écrit ce livre quelques mois plus tard, auriez-vous parlé du virus ?

D'une certaine manière, je parle du virus dans tous mes livres. Qu'il soit biologique

ou technologique. Même quand j'ai écrit « Libra », un roman sur l'assassinat du président Kennedy, il y avait des thèses conspirationnistes que l'on a vues à l'œuvre avec le virus. Je possède de nombreux livres, dans ma bibliothèque, qui traitent des théories sur la mort de Kennedy.

Vous considérez-vous comme un auteur d'avant-garde ?

On a dit que j'étais moderniste ou post-moderniste, mais je ne me reconnais pas dans ces étiquettes. Evidemment, quand on rapproche mon travail de certains auteurs comme Cormac McCarthy, je suis loin de me plaindre.

Quand vous démarrez un nouveau livre, savez-vous où vous allez ?

Non. Je ne sais pas quelle sera la direction. Une phrase en appelle une autre. Et, tandis que j'écris, les personnages commencent à prendre forme. Je sais seulement que je dois écrire à la première personne, ou à la troisième. Pourquoi ? Je n'en sais rien. C'est assez miraculeux, de mon point de vue. Et puis après, les mots s'enchaînent. Page après page. Je prends énormément de notes. Rien que pour ce court livre, j'en ai des boîtes entières. Tout un tas de brouillons, de notations. Des choses écrites à la main, ou tapées à la machine. J'ai toujours procédé de cette manière mais, cette fois-ci, davantage encore que d'habitude. Sans doute parce que je vieillis.

C'est un peu comme du montage ?

Oui, exactement.

Comme si vous assembliez des images ?

C'est ça. Quand je regarde par la fenêtre, comme je le fais en ce moment, je vois un immeuble blanc, à quelques dizaines de mètres de moi, mais ce n'est pas la réalité de ce building qui m'intéresse, c'est son motif, avec ses encadrements de fenêtre. On dirait quelque chose d'abstrait. C'est comme ça que je vois le monde réel.

Avez-vous été influencé par des cinéastes ou des écrivains français ?

Certainement. A la fin des années 1950 et au début des années 1960, j'ai découvert des films de toute l'Europe. Je ressens toujours un vif plaisir en voyant ces films. Rien que de regarder les titres de ces films, sur la tranche de mes DVD, me reconforte. Le souvenir d'avoir découvert ce cinéma, et peu après le cinéma américain, un film comme « le Parrain » par exemple, tout ça m'est resté. A l'époque, je venais du Bronx et j'arrivais à Manhattan pour aller au cinéma. C'était plus qu'un voyage. Un changement de civilisation. ■

BIO EXPRESS

Né à New York en 1936, Don DeLillo grandit dans une famille d'ascendance italienne du Bronx. Il est l'auteur d'une vingtaine de livres dont « Cosmopolis » et « Point Omega ». Il a été lauréat du National Book Award en 1985. Il a obtenu le Jerusalem Prize en 1999.

« La très vieille machine à écrire de Don DeLillo. »

